

Grandeur et décadence du cinéma français

Tribune

Cécile Guilbert

La Croix, le 25/09/2019



Vieux projecteur de cinéma Fernando Gregory/fergregory - stock.adobe.com

Que c'est bon ! que c'est gonflé ! que c'est jubilatoire ! me disais-je ce week-end en refermant le coup de gueule en forme de cri d'amour que consacre l'écrivain Éric Neuhoff au cinéma hexagonal. Partial, partiel, injuste et de mauvaise foi, diront certains de ce *(très) Cher cinéma français* au ton de requiem ? Et comment ! Mais que celui qui ne s'est pas révolté ou endormi au visionnage de la plupart des DVD du coffret annuel des Césars lui jette la première pierre.

Sa thèse ? trop de *films*, pas assez de *cinéma*. Trop de pensums aidés, subventionnés, sans prises de risque ni nécessité puisque « *tout est remboursé avant même la sortie* ». Pas assez d'art, de grâce, de magie, de légèreté. Le système ronronne. La passion s'absente. Militance et

bien-pensance partout. Frivolité nulle part. Si l'on veut résumer sa position : esprit de sérieux + désir de plaire à *Libé* ou aux *Inrocks* = on s'emmerde ferme. « *Polars mal ficelés, comédies pas drôles, petites romances à la con* », actrices fadasses et jeunes premiers essorés comme des serpillières... Neuhoff a beau dézinguer à tout va, on lui pardonne tant il a du courage et du talent.

Ainsi, juger qu'Isabelle Huppert est renversante dans presque tous ses rôles n'empêche pas de rire de la voir décrite comme une « *petite dame pincée qui trotte d'une démarche furibarde parce qu'on ne lui a pas laissé assez de pourboire* », « *sexy comme une biscotte* ». De même quand il écrit que « *bientôt, on punira les enfants qui n'ont pas fini leurs devoirs en les obligeant à regarder les nouveautés. Il sera utile de prévoir des écarte-paupières comme pour Malcolm McDowell dans Orange mécanique...* »

En vérité, ces foudres et flèches que chacun jugera très justes ou trop cruelles, assez pertinentes ou fort exagérées, doivent être lues pour ce qu'elles sont, à savoir l'envers d'une formidable cinéphilie et la rançon d'une nostalgie énorme. Celle d'une époque où le Colisée, le Biarritz, les Gaumont Ambassade et Champs-Élysées peuplés d'ouvreuses à lampe de poche et paniers d'osier n'avaient pas encore fermé. Où les notables de Sautet ou Chabrol roulaient en DS 21 et de jolies filles écervelées en Solex. Un temps d'avant les multiplexes et Netflix où la province existait, comme les seconds rôles et ceux joués par d'adorables garces. C'était la France de Pompidou et de Giscard où les noms de Truffaut, Chabrol, Rohmer, Melville et beaucoup d'autres crevaient les yeux et le box-office.

« *Les chefs-d'œuvre pleuvaient, écrit-il. Cela n'arrêtait pas. Le cinéma était notre homme. Pas une semaine ne s'écoulait sans qu'un grand film envahisse les écrans.* » Neuhoff qui n'a pas honte de penser que c'était mieux avant et l'affirme ici haut et fort regrette sans doute aussi sa jeunesse mais pas que. Finalement, ses plus belles pages ne sont pas celles où il critique brillamment les critiques mais où vibre [son admiration pour Arnaud Desplechin](#) dont la « *caméra est une ballerine* », « *les jambes d'un kilomètre* » de Joanna Shimkus, la « *facétieuse, attachante, indémodable* » Mireille Darc et la bouleversante interprétation de Maurice Ronet dans *Le Feu follet* de Louis Malle : « *Le voici avec sa mine froissée, ses yeux*

un peu liquides qui ont vu disparaître trop d'illusions, sa cravate dont le nœud ne va pas tarder à se défaire. Combien de bouteilles fallait-il avoir vidées pour jouer cette scène ? À combien de maîtresses avait-il dû mentir ? »

L'amusant, c'est que sitôt achevé cet opus, le charmant propriétaire de la crêperie-vidéoclub où j'ai l'habitude d'aller louer des DVD (c'est mon côté *oldschool*) me prêtait un numéro de la revue *Distorsion* intitulé par antiphrase « *Le cinéma français c'est de la merde !* » Destiné à « *rentrer dans le lard des préjugés pouraves* » en exhumant 75 films français « *parmi les plus fous, les plus rares, les plus étranges ou les plus incroyables* », cet ouvrage m'a ébranlée.

Outre que je n'ai jamais vu plus des deux tiers des œuvres cinématographiques citées, bon nombre de titres ne me disent rien, pas plus que ceux de leurs auteurs. *L'Homme qui voulait savoir* (1989) de George Sluizer ? *Simple mortel* (1991) de Pierre Jolivet ? *Attila Marcel* (2013) de Sylvain Chomet ? *Une nuit* (2012) d'Antoine Szylowicz ? *Un vrai faussaire* (2016) de Jean-Luc Léon ? autant d'ovnis, de pépites, d'inconnus à réhabiliter dare-dare si l'on en croit les promoteurs de *Distorsion* qui trouvent « *le cinoche hexagonal incroyable, magnifique, stupéfiant.* » Qui a tort ? qui a raison ? Je l'ignore mais vive la critique !

ERIC
NEUHOFF

(très)
Cher cinéma
français


ALBIN MICHEL